

LA FEMME

JOURNAL PARAISSANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

DEPÔT LÉGAL
JURÉ
N° 38
1894

ABONNEMENTS :

France, Algérie . . . Un an 4^r »
Union postale. 5^r »
LE NUMÉRO. 15 cent.

ANNONCES :

La ligne 20 cent.

ADMINISTRATION :

Pour les Abonnements, Mandats et Annonces,
s'adresser à M^{lle} DEJOUX, 191, rue Legendre,
PARIS.

Fondatrice du journal : M^{lle} DELPECH.

RÉDACTION :

M^{lle} SABATIER, 18, rue Nicole
PARIS.

*La Rédaction ne répond pas des
articles communiqués.*

*Les manuscrits anonymes ne sont
pas publiés.*

*Le Comité de La Femme présente à ses
abonnées et à ses collaboratrices ses meilleurs
vœux pour la nouvelle année.*

SOMMAIRE :

*Chronique du Bien : Une visite à la Maternité, par
M. A. Doy.*

Nouvelle : Nuit de Noël, par une Abonnée.

Pensées.

*Bibliographie : Pour amuser les petits, de Tom Tit,
par M^{me} A. Decoppet. — Vaillance, de Wagner, par
M^{me} A. Sabatier. — Contes à Nelly, de M^{me} Sibille, par
M^{me} A. Sabatier.*

Mouvement féminin.

Ouvrages reçus.

Annonces.

CHRONIQUE DU BIEN

UNE VISITE A LA MATERNITÉ INAUGURATION DES NOUVEAUX BATIMENTS

Que les lecteurs de *la Femme* veuillent bien nous permettre de leur raconter simplement ce qui se passait à Paris, le 23 novembre dernier, à l'Hospice de la Maternité.

Il s'agissait de l'inauguration d'un nouveau pavillon destiné à recevoir les nouveau-nés débiles, infirmes ou prématurés, amenés d'un peu partout.

Les invités et invitées, assez nombreux, se sont d'abord réunis dans le modeste parloir de l'établissement gracieusement transformé pour la circonstance, orné de plantes vertes auxquelles se mêlaient agréablement des bouquets de chrysanthèmes variés, d'un délicieux effet.

Cette intéressante séance était présidée par

M. Tarnier, ancien médecin de la Maternité; à ses côtés s'étaient groupés : MM. Peyron, directeur de l'Assistance publique; Strauss, conseiller municipal; le docteur Pinard et plusieurs célébrités médicales.

En termes émus, le président a remercié tout le personnel intelligent et dévoué de l'ospice, et tout particulièrement M^{me} Henry, dont le dévouement et l'abnégation sont depuis longtemps à l'épreuve.

Nous aurions bien voulu reproduire les paroles de M. Peyron, mais elles ne parviennent pas jusqu'à nous. Aux applaudissements qu'elles provoquent, nous devinons la sympathie qu'elles expriment également.

M. Strauss prend ensuite la parole :

« La création due à M^{me} Henry montre ce que peut l'initiative féminine quand cette initiative est intelligente, pratique et bien secondée. Si les hommes apportent une sollicitude passionnée aux œuvres d'assistance publique, les femmes françaises sont les premières à s'y dévouer. On n'utilise pas suffisamment ce concours féminin, ajoute M. Strauss, et on ne donne pas encore dans notre pays à l'assistance maternelle le soin qu'elle comporte et qu'elle mérite. »

Quelle touchante invention que celle de la *Couveuse* par M. le Dr Tarnier! *Couveuse* que M^{me} Henry vient de modifier, d'améliorer, de transformer d'une façon si éminemment intelligente.

La couveuse primitive, telle que l'avait conçue M. Tarnier, était une boîte en bois de sapin, défectueuse en ce sens que souvent les planches se déjetaient; et puis, il arrivait aussi qu'au pauvre petit habitant qu'on y confiait, se joignaient des parasites fort désagréables et presque impossibles à détruire complètement. M^{me} Henry a rêvé mieux, et son rêve a pris une forme réelle :

aujourd'hui, les couveuses de la Maternité sont de belles boîtes en verre, retenues par des arêtes en fer bronzé, et soutenues par quatre pieds en fer également; elles sont faciles à nettoyer et ne donnent asile à aucun parasite.

D'une voix sympathique et grave, M^{me} Henry (sage-femme en chef de la Maternité), chargée tout spécialement de la surveillance du nouveau service dont elle a été la plus ardente instigatrice, a exposé simplement les motifs ou plutôt les besoins qui ont nécessité cette création. « L'espace manquait dans les salles anciennes; et puis, qui ne sait que l'abaissement de la température et la diminution de poids sont préjudiciables au nouveau-né? » A ces deux maux, il fallait remédier; comment, si ce n'est par la couveuse? M^{me} Henry peut, à juste titre, être fière des améliorations, disons plus, des perfectionnements qu'elle a conçus et exécutés à la Maternité.

Avec les moyens dont on disposait autrefois, on n'arrivait à sauver les enfants nés avant terme que dans la faible proportion de 10 %. Après l'invention de la couveuse Tarnier, cette proportion s'est élevée à 33 % et maintenant, d'après les expériences faites depuis le mois de juillet dernier, on peut être assuré d'un sauvetage presque double.

Maintenant en route, chères lectrices, pour un voyage d'exploration à travers les nouveaux bâtiments construits en bordure du boulevard de Port-Royal, et dont le coût, nous dit-on, est de 60 000 francs environ.

Si nous avons faiblement entendu les discours, quelle belle revanche nous avons prise au moment de la visite. Nous avons suivi de très près M^{me} Henry afin de recevoir de sa bouche les explications que nous voulions. Avec quelle amabilité, nous pourrions même dire avec quelle tendresse elle les donne! avec quelle bienveillance elle répond aux questions qui lui sont adressées par plusieurs à la fois!

Rien de plus curieux, de plus joli, de plus touchant que le spectacle qui s'offre à la vue quand on pénètre dans la première salle ou dortoir.

A droite, une lignée de petits lits de fer, tous pourvus d'un moelleux édredon à la housse rose et blanche; dans lesquels sont couchés les enfants nés avant terme, mais déjà assez robustes pour vivre comme tout le monde. Vous cherchez le poupon bien heureux qui repose dans cette délicieuse couchette; il est recouvert d'une mousseline blanche qui le préserve des courants d'air et de la poussière; vous la soulevez doucement, un léger mouvement repousse la couverture et... le voilà qui s'étire et entr'ouvre les yeux comme pour vous souhaiter la bienvenue; bientôt il

pousse un léger cri répété en chœur par ses petits voisins.

À gauche, une vingtaine de cages en verre, les couveuses, ressemblant à autant de petits aquariums, où les petits malheureux venus au monde prématurément sont couvés, en attendant qu'ils puissent, à leur tour, respirer l'air ordinaire. L'un de ces petits êtres attire tout particulièrement notre attention par sa pâleur. Il est né à six mois et demi et semble se trouver bien du régime auquel on le soumet. Son linge de laine à larges bordures bleu de ciel et sa jolie brassière crochétée, de même nuance, accentuant davantage la blancheur de son teint, le font ressembler à une poupée de cire.

Disons, en passant, que l'uniforme est le même pour tous. Nous saisissons au passage des remerciements adressés à une dame, généreuse donatrice de toutes les petites brassières, une quarantaine environ. Les fillettes ont la tête ornée d'un petit nœud de faveur rose. Tous sont tête nue.

Des tuyaux d'eau chaude entretiennent dans la chambre une température constante de 33° et les boules, placées sous les petits sommiers des couveuses, sont renouvelées trois fois en vingt-quatre heures.

À la muraille, à la place de chaque enfant, la petite pancarte ordinaire: matricule indiquant le nom de l'enfant, son poids de chaque jour, ascendant ou décroissant; son degré de température et plusieurs petits détails intimes auxquels bien des mères (surtout dans la classe ouvrière) songent peu à faire attention.

Pénétrons maintenant dans la seconde pièce, dite « salle de change ». Ici encore, nouveaux sujets d'observation et d'admiration.

Tout autour de la chambre, une sorte de dressoir en fer sur lequel sont étendus de petits coussins ou matelas de toile grise, très plats, en menue paille. C'est là-dessus qu'on place l'enfant pour l'emballoter ou le déballoter; de cette façon, point de faux mouvement, point de lenteurs, partant moins d'ennui pour le cher bébé que l'on change toutes les cinq heures, nous dit une surveillante.

Dans cette même chambre, une douzaine environ de jeunes femmes, vêtues de robes grises d'une forme spéciale et singulièrement pratique, et coiffées d'une petite cape blanche, regardent les visiteurs et répondent avec empressement aux questions qui leur sont faites. Ce sont les nourrices, toutes anciennes pensionnaires de l'établissement qui les a choisies et se les est attachées. À côté d'elles, ou sur leurs bras, leur propre poupon, gras et gros, à l'œil ébahi. Quel-

ques-uns courent autour de la chambre. Tous paraissent heureux.

En voici une, puis deux, puis trois qui passent dans la première chambre et reviennent aussitôt chacune avec son petit fardeau. C'est l'heure du repas, toutes les trois heures. Les cris cessent et tout ce petit monde s'acquitte à merveille de sa tâche.

Il faudrait cependant songer à nous retirer, mais nous n'avons pas tout vu, et l'inconnu nous tente.

Nous poursuivons notre course à travers les salles. En voici une grande, pareille à la première. Là sont de grands lits destinés aux mères, à côté le doux petit nid pour celui qu'on attend. Cette salle n'est pas encore occupée.

Puis, une sorte de laboratoire. Sur une table plusieurs rangées de microscopiques petits carafons en verre, destinés à recevoir le lait stérilisé qu'on prépare dans cette salle.

Enfin, un lavabo, un réfectoire, puis le jardin. Notre tournée est achevée.

Pourtant, notre curiosité n'est pas absolument satisfaite. On a parlé d'une petite voiture composée de cases destinées à recevoir les bébés, pour les promener quand il fera beau. Mais... c'est le soir, point de promenade. Nous découvrons sous un hangar une petite carriole soigneusement recouverte. Ce doit être cela! Et l'âne qui doit trainer ce véhicule d'un nouveau genre, où est-il? Bien abrité, sans doute, comme tout ce petit monde de la Maternité. Heureux âne! et surtout, heureux enfants, que des soins éclairés et tendres s'efforcent de disputer à la mort. Vous vivrez! vous deviendrez de vaillants soldats, de bonnes mères de famille, la gloire de la patrie, les gardiennes sacrées et pures du foyer domestique.

Merci à vous, noble et vaillante femme qui accomplissez à l'ombre une œuvre si grande. Si vous proclamez aujourd'hui que vivre est un droit acquis à tous, il y a longtemps que vous montrez que ce droit est le plus beau des titres de noblesse quand, comme vous, on le met au service de l'humanité souffrante.

M.-A. Doy.

NOUVELLE

NUIT DE NOËL

« Le cœur a des raisons
que la raison ne connaît
pas. »

Marthe a huit ans. Elle rêve. De tristes choses qu'elle ne sait pas approfondir pèsent sur son cœur. Sa mère est morte : ses *pourquois* d'en-

fant se heurtent à ce mystère. Et d'autres soucis encore s'agitent en elle, inexplicables. Son père, autrefois si tendre, semble l'ignorer. Est-ce la robe noire qui lui fait peur? Il aimait tant les couleurs claires dont elle était parée!... Elle rêve aux jeux d'autan, aux bras vigoureux qui la soulevaient de terre, à ces bonds terribles qui lui prenaient un peu le souffle, mais lui arrachaient de grands éclats de rire... Alors elle regardait sa mère qui, d'un œil indulgent, craintif un peu, suivait ces ébats. Puis le père la posait, hâtant, dégageait sa petite figure de la toison d'or qui la recouvrait; il tordait les mèches folles, les ramenait en nœud sur la tête et s'écriait : « Là! si ce n'est pas tout le portrait de sa mère! » Et doucement, longuement, il baisait la nuque frêle...

Tout cela est loin, fini : pourquoi?... Elle se consume en interrogations vaines. Les enfants très aimés se dilatent, s'épanouissent librement comme des fleurs au soleil; mais si la flamme sacrée, le rayon de tendresse vient à s'éteindre, le cœur des pauvrets, replié sur lui-même, dépérit. Marthe se plaint, tout esseulée. Elle ne sait pas, l'innocente, que l'amour, sous le coup de la douleur, a de bien aveugles revanches. La cruelle diphtérie l'avait touchée, à peine effleurée, et l'enfant avait semé en sa mère le germe de mort. Voilà le crime que le père ne pouvait pas oublier. Il en voulait aussi à la pauvre petite de ne jamais parler de l'absente. Ce n'était pas la faute de sa fille, c'était la sienne. Ce qu'il croyait oublié n'était que pudeur jalouse. Marthe taisait sa peine parce qu'il n'avait pas voulu, n'avait pas su capter la source fragile des aveux.

Ainsi ces deux êtres faits pour adoucir leur commune souffrance, vivaient séparés par des malentendus.

La mère était morte au printemps. Les mois avaient coulé. Noël allait venir, Noël, la fête joyeuse, Noël béni de l'enfance. Dans l'esprit de Marthe, ce seul mot évoquait une tiède atmosphère, un parfum unique, l'odeur chaude du sapin où clignotent mille petites bougies. Marthe, les paupières closes, entrevoyait au fond du souvenir des gemmes factices, des noix d'or, de petits disques en métal, des arabesques de clinquant. Elle fredonnait, inconsciente, le refrain aimé :

Mon beau sapin, roi des forêts,
Que j'aime ta parure.

Sa chanson se perdit en un sanglot : personne désormais n'apprêterait l'arbre de Noël. Marthe savait que la fête passerait, terne et lente, suivant la triste routine de chaque jour. La gouvernante ne lui donnerait point de leçon, voilà tout.